6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone. à LILLE N° 1.08 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois 6 mois Un an — Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 9 fr. 18 fr. — Autres départements. . . . . 5 fr. 50 11 fr. 22 fr. — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 13 Janvier 1908

L'Eglise & les Funérailles

L'attitude du clergé catholique aux funérailles de M. Guyot-Dessaigne a provoqué les commentaires les plus contradictoires.

Et d'abord, je m'étonne que quelques républicains reprochent son intolérance à l'évêque de Clermont, qui n'a pas voulu que l'on rendît à son excommunié des honneurs égaux à ceux que l'Eglise rend à ceux qui, dans leur vie, sont restés en règle avec elle.

L'évêque de Clermont-Ferrand est parfaitement dans son droit. Il y aurait été même en régime de Concordat ; à plus forte raison aujourd'hui que l'Eglise catholique est séparée de l'Etat français.

S'indigner de cela c'est se remettre dans l'état d'esprit où se trouvait la bourgeoisie française au temps de Louis-Philippe, quand la garde nationale exigeait par la force des armes que tel curé de Paris rendît les honneurs funèbres à un mort qui, vivant, avait quitté l'Eglise ou que l'Eglise avait rejeté.

C'est là le voltairianisme, ou plutôt le faux voltairianisme de nos grands-pères, qui, après avoir criblé d'épigrammes les prêtres et les dogmes, n'étaient pas bien sûrs dans le fond qu'il n'y eût pas un enfer et ne manquaient pas d'exiger, à leur lit de mort, des obsèques religieuses mettant leur point d'honneur à se désavouer eux-mêmes, ou n'osant pas rompre de cœur et d'esprit avec cette religion dont, du bout des lèvres et en bonne santé, ils se gaussaient avec des drôleries d'expression qui allaient parfois jusqu'à l'obscénité ou à la scatologie.

Ce n'est pas, d'ailleurs, un état d'esprit qui ait entièrement disparu dans nos familles bourgeoises.

J'en connais plus d'une où les parents, incrédules mais snobs, font faire la première communion à leurs enfants par crainte du qu'en-dira-t-on, et à table, quand la fillette vient de l'église et du catéchisme, le papa blague la religion devant elle et lui donne ainsi une première et ineffaçable leçon d'hypocrisie.

Quand donc en viendrons-nous à conformer, décemment et franchement, notre conduite à nos opinions ?

Ce n'est pas ce qu'a fait l'évêque de Clermont, et s'il y avait quelque chose à lui reprocher ce serait plutôt au point de vue des règles de la morale courante ou, si l'on veut, des règles de l'honneur, d'avoir été inconséquent.

Le bourgeois voltairien, à l'état d'âme louisphilippiste, est scandalisé de ce que cet évêque a refusé à la famille de M. Guyot-Dessaigne la messe solennelle et de première classe qu'elle demandait, et il trouve que le clergé clermontois a manqué de respect à la République parce que quelques cierges seulement et quelques prières ont honoré le défunt garde des sceaux de la République. Moi, je suis plutôt surpris que l'Eglise ait accordé quelque chose à un homme qu'elle dit excommunié, qu'elle ait admis son corps dans un de ses temples, qu'elle lui ait rendu un honneur quelconque.

L'évêque, qu'il me permette de le lui dire, n'a été ni courageux, ni habile.

Courageux, il aurait dû non et interdit l'entrée du temple au corps d'un excommunié. C'était logique, c'était franc, ça avait un certain air.

Habile, il aurait accueilli le défunt avec les plus grands honneurs, les plus solennels honneurs, avec toutes ses cloches, tous ses cierges, tous ses encens, tout son luxe d'église. Une pompe éclatante eût illustré l'hommage rendu à sa religion catholique, apostolique et romaine par un incrédule de marque, par un incrédule spécial.

Ces obsèques religieuses de libres-penseurs sont le triomphe, la volupté, la récompense, l'encouragement de l'Eglise.

C'est même sa force.

Rien n'est plus impressionnant pour les gens simples, et même pour les gens cultivés, que le spectacle de cette soumission finale à un dogme et à une autorité qu'on a combattus, sa vie durant, par la parole et par le geste.

Un libre-penseur qui, mort, se fait porter à l'Eglise, est plus utile à la religion catholique que le plus pieux et le plus dévoué des fidèles.

Si l'Eglise romaine a encore une sorte de vitalité, si elle prolonge ainsi son existence, si elle a l'air de lutter victorieusement contre la mort qui est en elle, n'est à cause de la pusillanimité, des inconséquences, de la faiblesse finale de ceux qui ne croient pas à ses dogmes.

Je n'avais point l'honneur de connaître M. Guyot-Dessaigne. Il est bien évident que, membre d'un ministère anticlérical, il ne pouvait être un catholique pratiquant. Il n'est pas moins évident que, foudroyé par le mal, il n'a rien pu prévoir, il n'a rien pu demander ou préparer, et qu'il n'est pas responsable de ce qui est arrivé après lui.

Qui en est responsable ? Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas, et, devant une famille en larmes, le public n'a qu'à s'incliner.

Cependant, quand il s'agit d'un haut fonctionnaire de l'Etat, du représentant d'un grand parti, quand il s'agit d'un homme public, ceux qui ont qualité pour organiser les funérailles devraient se dire, avant de prendre une résolution, qu'ils n'ont pas seulement à craindre de contredire la conscience et la renommée du défunt, mais aussi de nuire à une cause dont il était le serviteur et qui ne leur appartient pas.

Je ne sais pas si des dispositions législatives pourraient être imaginées qui assureraient la conformité des obsèques aux opinions du défunt, et cependant je crois qu'il y a eu des projets dans ce sens.

Ce qui est surtout à changer, ce sont nos mœurs.

Malgré tant de belles paroles, nous n'en sommes pas encore arrivés à pratiquer entièrement la liberté de conscience, ni même la tolérance.

Nos mœurs sont intolérantes.

Si à Paris et dans quelques grandes villes les obsèques civiles ne semblent pas trop choquantes, si elles entrent dans les habitudes, il faut bien reconnaître qu'en beaucoup de villes et de villages une famille qui fait ou laisse enterrer un mort sans passer par l'église, s'expose à des dangers d'opinion qui, pour un commerçant, par exemple, peuvent aller jusqu'au boycottage.

C'est par l'exemple des hommes haut placés et dont les familles sont indépendantes que, peu à peu, ces risques et ces timidités disparaîtront. Chaque enterrement civil d'un citoyen connu fait plus pour la liberté de conscience que cent volumes de propagande.

A. AULARD.

Hier & Aujourd'hui

LE PRINCE DE MONACO

Qui ne connaît la petite principauté de Monaco, enclavée dans notre département des Alpes-Maritimes, sur le littoral de la Méditerranée ? Et qui ne connaît Monte-Carlo ? C'est un Etat souverain, il entretient des représentants diplomatiques, le prince qui la gouverne est assisté par un Conseil d'Etat ; il a 10.000 sujets et une garde d'honneur de carabiniers, qui constitue son armée.

Or, toutes les chancelleries ont, en ce moment, les yeux fixés sur la principauté. Le pape Pie X se dispose à diriger contre elle les foudres du Vatican.

Le prince de Monaco est un philosophe et c'est un savant. Il a sinon fondé, du moins donné un essor considérable à l'Océanographie. La Société de Géographie de Rome, ayant invité le prince Albert à faire une conférence sur ses dernières découvertes et ses récents travaux, il a accepté.

Sarto s'en est ému et il a annoncé « urbi et orbi », qu'il considérerait comme une injure personnelle, toute visite à l'« Usurpateur », au roi d'Italie ; qu'il romprait immédiatement toute relation avec la Principauté. Cette menace n'arrêtera pas plus le prince de Monaco qu'elle n'arrêta le président Loubet : les conséquences seront les mêmes. Merry del Val prépare sa nouvelle protestation aux gouvernements pour dénoncer un prince catholique qui ose visiter Rome sans l'assentiment de Sa Sainteté.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un certain comte Wagner, diplomate monégasque, accrédité auprès du Saint-Siège, prend nettement parti contre son souverain et menace de rendre son tablier, si le voyage sacrilège s'effectue. Et voilà une nouvelle Séparation à l'horizon !

Le prince de Monaco est un ami de la France. Personne n'a oublié son attitude courageuse pendant la crise terrible du dreyfusisme. Depuis, dans des circonstances critiques, il est intervenu à titre officieux pour aplanir bien des difficultés. Mais s'il nous est éminemment sympathique, il est, par contre, singulièrement suspect à la Curie romaine. On ne lui pardonne pas, dans l'entourage du Pape, la divulgation de la note injurieuse pour la France, envoyée en 1904, par le cardinal Merry del Val, à toutes les chancelleries, sauf au quai d'Orsay, et qui a motivé le rappel de notre ambassadeur.

Un proverbe italien assure que la vengeance est un plat qui doit être mangé froid : le prince Albert va recevoir sa bulle d'excommunication.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

M. CLOCHE
Policier-Amateur

Le premier vendredi de décembre, un agent de banque chargé de recevoir cent mille francs dans un faubourg éloigné, avait disparu au retour de son encaissement. Il avait fait très froid et, parti dans l'après-midi pour toucher les cent mille francs qui avaient bien été perçus, l'agent de banque s'était arrêté au retour chez des parents. Ceux-ci disaient qu'il s'était plaint d'être sérieusement incommodé par le froid et qu'il n'était reparti de chez eux que vers sept heures du soir, reprenant la route du faubourg qui longe le cimetière de la ville. Il s'était enfoncé dans la nuit neigeuse, son grand portefeuille contenant les valeurs bien enchaîné à son poignet, bien caché sous son vaste manteau.

On ne l'avait plus revu.

Les esprits s'en étaient d'autant plus inquiété que la ville était le théâtre depuis quelques temps d'agressions nocturnes, de cambriolages hardis.

On n'avait nulle part trouvé trace du passage de l'agent de banque.

Les parents du faubourg exprimaient toutes leurs craintes que le malheureux n'eût été victime d'un guet-apens auquel il aurait pu d'autant moins résister que, disaient-ils, il avait voulu partir tout seul de chez eux, bien qu'encore mal ragaillardi.

Cette disparition était l'objet des conversations de toute la ville, et chacun émettait son hypothèse, les moins informés les *tout-premiers*...

M. Cloche songeait à cela en regagnant sa modeste chambre garnie, oubliant, contre sa précautionneuse habitude de relever son petit col de mardessus à cause de la bise.

M. Cloche, humble préposé aux courses chez un droguiste, était un « type à la Sherlock Holmès », comme il se le disait volontiers à lui-même en regardant dans le miroir fêlé de son lavabo, sa face toute ridée de frêle vieil homme de quarante ans ! M. Cloche avait passé toute sa vie, le jour entre des paquets portés de chaque bras, le soir entre sa pipe et un roman policier du cabinet de lecture ou le journal plié à la colonne des criminels faits-divers. Autant sa besogne quotidienne était grise comme le papier d'emballage, autant le soir ses lointaines occupés à poursuivre des bandits d'autant plus insaisissables que l'auteur de leurs aventures touchait deux sous de la ligne, lui procurait des énervements merveilleux et des palpitations de cœur inappréciables. A ces lectures, M. Cloche avait pris une haute expérience de la vie et s'était familiarisé avec les problèmes les plus ardus de recherche policière, les combinaisons les plus « fumigarpoétiques » des forbans de la Caroline du Sud, des « écumeurs » de trains express, et de tous les malandrins qui pillent le monde avec quelque élégance.

M. Cloche entra donc tout rêveur chez lui ce mercredi suivant le vendredi de la disparition de l'agent de banque.

Et voici à quoi il songeait en allumant sa lampe : « Il y a dans la chambre qui se trouve au-dessus de la mienne, par conséquent au troisième étage, un individu que je n'ai jamais vu, mais qui a une bien singulière conduite. Depuis un mois que j'occupe ce nouveau logis, je l'ai entendu presque toutes les nuits descendre doucement vers minuit l'escalier indiscret qui craquait et sortir pour ne rentrer que très tard. Par mes moments d'insomnie, j'ai perçu son pas léger dans l'escalier vers les quatre heures du matin, et c'est à cette heure indue que j'ai enregistré ses rentrées toutes les fois que le sommeil ne voulut pas venir.

Habiter au troisième, dans cette maison, est un indice de gêne accentuée. Sortir la nuit par une saison où il fait si cruel dehors, et précisément à un moment où il n'est question entre onze heures du soir et quatre heures du matin que d'agressions et de cambriolages, est un fait tout à fait anormal.

Ce qui est bien plus extraordinaire encore, est que dans la nuit de vendredi à samedi où l'agent de banque a disparu, ce locataire noctambule n'a pas paru chez lui ? tout, et que, depuis, le silence le plus complet règne là-haut, au-dessus de ma tête.

Interroger les locataires de la maison sur cet étrange habitant serait une maladresse insigne. Qu'observent ces lourdauds ? Le meilleur moyen d'en avoir le cœur net est d'aller voir ce qui se passe là-haut, habilement, avec le flair et le doigté d'un « type à la Sherlock Holmès ».

M. Cloche s'en fut au troisième sur la pointe des pieds et, rendu confiant par le silence qui régnait à cet étage, où les chambres étaient inoccupées, il regarda par le trou de la serrure ce qui se passait dans le logis du mystérieux noctambule.

L'ombre était complète dans la pièce, autant que le silence. M. Cloche se redressa et tourna la clinche de la porte. La porte s'ouvrit. La merveilleuse angoisse d'accomplir une grande œuvre fit des petits pincons par toute la peau de M. Cloche, qui reprit vite son indispensable sang-froid. Il craqua une allumette, donna de la flamme à la bougie dont il s'était muni, et il jeta un long regard tout autour du logis. C'était pauvre. L'attirail d'un cordonnier était près de la fenêtre. Quelques paires de vieilles chaussures étaient rangées dans les coins. Du cuir neuf, tout odorant encore, était posé sur une chaise. L'homme était donc cordonnier, et M. Cloche, sorti toute la journée, avait pu ainsi ignorer qu'un énigmatique voisin d'au-dessus battait le cuir. M. Cloche trouva dans un tiroir, parmi des choses insignifiantes, une boîte, nouvellement ouverte, de balles de revolver. Il en manquait. Un cordonnier misérable n'a ordinairement pas besoin de ces engins-là. Cela suscita chez M. Cloche un « hum ! » de satisfaction, puis un grattement joyeux et énergique du cuir chevelu par sa main gauche aux ongles longs. La boîte de cartouches passa dans sa poche comme première pièce à conviction. Le revolver resta introuvable. Parbleu ! l'Homme l'avait emporté.

M. Cloche, dans ses fouilles, trouva encore de nombreux et récents journaux qui relataient les exploits des cambrioleurs et des apaches locaux. Pas de papiers de famille, enlevés « récemment » d'une vieille boîte de cartonnages ayant servi à contenir des chaussures et sur laquelle il était écrit d'une main assez adroite : « Papiers de famille de Victor Eloy. » M. Cloche pensa « récemment » parce que la boîte de carton, ouverte, était posée sur la table par-dessus un journal local portant la date du jeudi, veille de la disparition du garçon de recettes.

Ces découvertes ne satisfaisaient qu'à demi M. Cloche, qui avait fouillé dans les quelques hardes accrochées à des clous et sous la paillasse du vieux lit. Il avait envisagé d'un œil inquiet la table, où une bouteille d'encre était près d'un porte-plume, devant quelques feuillets de papier blanc. L'Homme avait dû écrire peu de temps sans doute avant de s'en aller. Mais quoi ?

M. Cloche regarda par terre pour voir si quelque brouillon ne s'y trouvait pas. Tout à coup sa main gauche se porta à son crâne et, vivement, à nouveau, ses doigts aux ongles longs crissèrent sur le cuir chevelu. C'était un geste dégagé mettant en action la parole de l'Evangile : que la main gauche ignore ce que fait la main droite. Celle-ci venait, en effet, de faire une précieuse découverte, qu'il importait de tenir secrète pour le moment. C'était un morceau de papier chiffonné, sur lequel des caractères étrangers étaient tracés.

M. Cloche regagna avec prudence sa chambre, en emportant la boîte de cartouches, les journaux, la bouteille d'encre, le papier blanc et le fameux chiffon de papier trouvé sous la table, prenant bien garde de ne laisser soupçonner à personne son excursion à l'étage supérieur.

Sous sa lampe, il examina attentivement les bizarres caractères tracés sur le papier froissé. C'était un mélange de dessins naïfs et d'écriture. M. Cloche devina aussitôt qu'il se trouvait en présence d'un morceau de correspondance mystérieuse, du brouillon évidemment, — à en juger par le négligé et les recherches du trait, — d'une lettre écrite par le cordonnier et promeneur nocturne Victor Eloy à un autre mystérieux individu. C'était, en effet, du même papier que celui trouvé blanc sur la table et de la même encre que celle de l'encrier.

Les signes de correspondance secrète relevés sur le brouillon étaient les suivants : d'abord la lettre O majuscule, — le dessin un peu rudimentaire d'une maison sur laquelle on lisait le mot « banque », — la lettre E majuscule, suivie d'un petit 2, — une portée de musique avec une seule note, — le mot « viens » clairement indiqué, — un dessin reproduisant des sacs d'argent avec des indications de valeurs : 10,000, 50,000, etc., — le mot « et », — encore un dessin fort primitif montrant un corbillard avec un tas de gens derrière, — la lettre majuscule O précédée d'une barre horizontale, — et, tout à la fin, les deux majuscules V et E.

Cette suite de caractères, de figures, formaient évidemment un « chiffre », c'est-à-dire présentaient un sens. M. Cloche s'acharna à vouloir le pénétrer, attiré par le mot « banque », à qui les événements donnaient un intérêt tout particulier. Il passa sa nuit à chercher cette missive hiéroglyphique. Il vaut mieux glisser sur les peines qui torturaient M. Cloche au cours de ses recherches cryptographiques et en arriver au sens qu'il était vaillamment parvenu à déchiffrer à 6 heures du matin, au prix d'une atroce migraine.

La lettre O, suivie du dessin d'une banque représentait dans ce langage conventionnel établi au préalable par une association de bandits l'agent de banque qui devait disparaître. La lettre E suivante, sixième lettre de l'alphabet, suivie d'un petit 2, était le sixième mois du second semestre, mois de décembre dans lequel avait eu lieu le premier vendredi la disparition la note de musique « la » sixième note de la gamme, comme le vendredi est le sixième jour de la semaine. Le mot « viens » s'expliquait tout seul. Les sacs d'argent montraient que la victime devait encaisser une forte somme. Le corbillard et sa suite précisaient évidemment que l'endroit du rendez-vous pour faire le coup serait la route du cimetière où, on s'en souvient, l'agent de banque avait disparu. Le trait horizontal, signe de soustraction en arithmétique élémentaire, montrait clairement l'intention de supprimer l'O suivant, l'agent de banque. Quant aux lettres V et E, qui étaient d'assez loin à la suite, c'étaient en signature les intiales de Victor Eloy.

D'où, en récapitulant et traduisant : « Le coup de l'employé de banque en question est à faire le premier vendredi de décembre. Viens, il y a de la galette à ramasser, et il faut se trouver sur la route du cimetière pour faire disparaître le porteur d'argent. Signé : Victor Eloy. »

C'était un coup de maître pour M. Cloche, et il en sentait bien toute son humble vie illuminée ! Il s'expliquait maintenant les voyages nocturnes du faux cordonnier, la disparition depuis le jour du crime, — car il y avait eu crime ! — la présence de cartouches de revolver chez cet assassin, des journaux relatant le coup de ce forban et de ses complices, la disparition des papiers d'identité qu'il avait emportés avant de fuir !

M. Cloche était le héros de l'affaire, le juge d'instruction lui devait une belle chandelle et on publierait grand comme ça dans le « Je dis tout » le portrait de Cloche, un « type à la Sherlock Holmès ».

Etendu sur son lit comme les grands capitaines la nuit d'une bataille, M. Cloche prit quelques heures d'un repos exclusivement réservé aux cauchemars de gloire les plus rayonnants.

A neuf heures du matin, éveillé en sursaut, M. Cloche rassembla les pièces éparses de son admirable dossier et trotta de son allure la plus vite jusque chez le juge d'instruction.

Il le mit en quelques mots au courant de sa sensationnelle découverte, avec la précision d'un homme habitué à manier des paquets fragiles. Le juge, mal éveillé, sursauta, fit venir un fiacre et, une demi-heure après une descente de justice s'opérait dans la maison où le locataire, M. Cloche, se dressant de toute sa frêle petite personne, entra exactement à la suite du magistrat instructeur.

Une perquisition commença au domicile du cordonnier du troisième et en un clin d'œil tout fut entassé au milieu de la chambre par les mains expertes des agents perquisitionneurs. Comme on ne trouva rien digne d'attention, on remit tout en désordre et on redescendit au rez-de-chaussée, où la concierge se lamentait sur les aberrations de la justice, sans pouvoir arriver à s'expliquer devant M. Cloche, qui voulait bien l'interroger.

La foule, dehors, s'ameutait déjà devant la maison de l'assassin du garçon de banque.

Tout à coup la porte s'ouvrit et, dans la loge de la concierge, effrayé de cette cohue judicaire, un homme pâle et malingre entra.

« Mais c'est M. Victor Eloy ! s'écria la concierge. » On conçoit l'émotion que ce cri produisit. Des agents s'élancèrent vers lui et le ligotèrent. Le juge l'interrogea dès la seconde suivante, assisté du bienveillant M. Cloche, qui précisait tous les faits plus haut relatés.

« Moi, assassin ! s'exclama le bonhomme pâle. Jamais de la vie. Je suis cordonnier le jour et éteigneur de réverbères la nuit. Voilà pourquoi Monsieur m'a entendu sortir de minuit et rentrer à quatre heures du matin. Voici d'ailleurs ma licence. Si j'ai un revolver c'est parce qu'à la nouvelle de toutes les agressions nocturnes, j'ai dû en acheter un par prudence. Je vivotte de mon mieux, mais comme j'ai été repris par ma bronchite ces derniers temps de grand froid, j'ai dû rentrer à l'hôpital. Tenez, voilà mon billet d'admission daté du vendredi 2 décembre, 9 heures du matin. C'est pour ça que j'avais à la hâte emporté mes papiers d'identité. On vient de me mettre à la porte, maintenant, pour faire place aux autres. Je vous en prie, laissez-moi aller me coucher ! »

A ce moment un huissier du Palais apporta une dépêche au juge. Ce petit bleu annonçait que le garçon de banque avait été retrouvé à Bruxelles, où il avait fui avec la forte somme.

M. Cloche se sentit perdu. Le regard cruel du juge lui pesait plus lourd que les mains des agents qui avaient changé de prisonnier, appréhendant promptement le calomniateur. M. Cloche bredouilla cependant : « Mais vil imposteur, et cette lettre secrète, la mierez-vous aussi ? »

« Ce n'est pas une lettre, répliqua le bonhomme pâle, c'est le brouillon d'un rébus. Je suis le rédacteur des rébus du journal local. J'ai eu une petite instruction ; alors ça me permet de gagner quelques sous par semaine à combiner des rébus pour notre gazette. Vous avez pu en trouver dans les derniers numéros que je conservais chez moi. Pour celui-là, il n'est pas bien malin ! Tenez, lisez : « O, banque, e 2, la, viens, fortune, et, convoi moins O, c'est-à-dire convi, ve.

» Au banquet de la vie, infortuné convive. » C'est bien le cas de le dire, allez ! »

Eug. GUILLAUME.

Le martyre d'une mère

Quatorze enfants firent sa joie. - La mort lui en prit sept. - Un huitième vient de lui être ravi écrasé par un train, boulevard de Lorraine à Lille.

« Quelle fatalité pèse donc sur nous et notre famille ! » ainsi au paroxysme de son désespoir impuissant et tragique, s'exclamait l'infortuné M. Bécour père du bambin qu'écrasa jeudi dernier, boulevard de Lorraine à Lille, le train de marchandises de la voie de ceinture.

Quel père n'a pas frémi, quelle mère n'a pas souffert au plus profond de son être, au simple récit des coups successifs du malheur sur cette modeste et honnête famille de laborieux ?

Hélas ! quel calvaire fut le leur ! et comme on comprend ce cri de l'homme atteint, coup sur coup, dans ce qu'il a de plus cher, comme on comprend la prostration, la douleur muette de la mère qui, les yeux rougis de toutes les larmes que peut verser une créature humaine, veille encore, trouvant dans sa détresse morale assez d'énergie douloureuse, sur le lit funèbre, où dort, du dernier sommeil, son pauvre petit mutilé,

Une famille éprouvée

La coupe d'amertume fut largement remplie par les destins mauvais pour la famille Bécour, rue de Bône à Lille.

En vingt ans, d'un premier mariage, madame Bécourt eut douze enfants (Dieu bénit les grandes familles !) sept de ces petits innocents furent, au berceau, enlevés par la maladie. Douleurs et misère !!!

Puis le mari, à son tour fut frappé, et avec les cinq petits pousséins qui réclamaient la becquée, celle qui est aujourd'hui Mme Bécour se trouva face à face avec l'existence.

Il y a dans le peuple des énergies merveilleuses et des grandeurs d'âme surhumaines.

Courageusement la mère travailla pour ses petits. Ce que dut être cette lutte, ceux-là seuls le savent, qui tous les jours empoignent l'existence à la gorge et luttent désespérément avec elle pour la conquête du pain quotidien.

Un jour, le ciel s'éclaira !

A cette femme, à cette mère courageuse qui luttait pour les siens, un brave homme vint offrir le secours de sa tendresse, l'appui de son bras dur à la besogne.

M. Bécour était ce brave homme, si différent de l'habituel masculin qui fuit les charges et les responsabilités de l'existence.

Simple comme les justes, bon comme les braves gens, il dit : « Je serai le père de tous ces petiots, à nous deux nous serons forts et le malheur se fatiguera de frapper toujours au même foyer ».

Il dit... et il le fit.

Pour qui connaît le ménage Bécour il ne peut inspirer que la sympathie. La mère courageuse et le brave homme étaient faits l'un pour l'autre le bonheur eut dû enfin sourire à ce foyer reconstruit.

Le malheur s'acharne où il est

La fatalité mauvaise fit trêve. A quelques années de distance naquirent deux enfants, deux garçons, la joie des parents et des frères et sœur aînés, le soleil de cet intérieur d'ouvriers.

Voulez-vous savoir s'ils étaient aimés ?

Voyez la photographie qui représente les deux chéris de la famille Bécourt, Arthur et Alphonse.

Voyez-les, coquets, proprets et élégants, élégants de cette façon sobre là laquelle arrivent grâce aux miracles d'économies et au bon goût de leurs papa et maman, les enfants d'ouvriers, accouplés devant l'objectif où les réunit une commune et égale affection.

La fatalité mauvaise guettait dans l'ombre ces gens heureux.

C'était l'an dernier cela, au mois d'août. Le petit Arthur avait la tête pleine des ornementations des fêtes nationale et de quartier. Des guirlandes, des fleurs, des drapeaux flottaient au vent, devant ses yeux.

Lui aussi voulut pavoiser, enguirlander, fleurir sa maison, l'humble maison de la rue de Bône, aujourd'hui endeuillée et où ne brille que la funèbre clarté des cierges funéraires. A cheval sur l'appui de la fenêtre, le petiot suspendait sur la rue des guirlandes de papier, plantait un petit drapeau d'un sou dans un trou de la muraille,

Tout à coup... la mort, jalouse de cette joie innocente, souffla... L'appui de fenêtre rouillé sur lequel chevauchait le petit garçon s'effondra dans la rue.

Des cris, du sang, du sang sur le trottoir, dans le ruisseau, du sang sur les murs... le petit tout à l'heure joyeux, exubérant, gisait sur le pavé, le crâne fendu, bientôt exsangue, la figure pâlie, presqu'agonisant aux mains pieuses des voisines, pendant que dans la maison, à la nouvelle de ce nouveau malheur, sa mère se débattait dans une crise terrible.

La science fait des miracles. Durant un mois, l'infortuné bambin agonisa à l'hôpital de la Charité, la tête dans la blancheur des draps et le froid des compresses de glace.

La science fait des miracles vous dis-je ! elle sauva le petit garçon qui revint rapporter la joie dans cette maison sur laquelle n'a pas cessé de planer l'ombre de la fatalité.

Nouveau malheur
Deuil irréparable

C'était l'an dernier cela... on se reprenait à sourire dans l'humble maison de la rue de Bône

Jeudi passé, Alphonse, le dernier né des enfants voulut accompagner son frère qui portait chaque jour, dans la grande gamelle à deux compartiments que connaissent les filous, le dîner de sa grande sœur, ouvrière chez Crépy, à la porte de Canteleu.

C'était la première fois que le garçonnet fit si longue promenade ; il devenait important, le bambin, du fait qu'il était élevé à cette mission : porter le dîner à sa sœur.

Il se fit beau ; il passa à sa toilette un temps inaccoutumé, lissa ses cheveux, noua avec soin sa cravate, sans se douter, hélas !...

Puis, joyeux, chantant comme des pinsons, les deux petits prirent leur vol, sans que leur mère prudente ne leur ait recommandé de prendre garde aux voitures et de ne pas musarder aux façades où sont de belles images coloriées.

A gauche : Arthur BECOURT, qui a été blessé rue de Bône, le 29 août dernier. — A droite : Alphonse BECOURT, tué le 10 janvier par le train de ceinture, boulevard de Lorraine, à Lille.

On sait presque tout le reste ; comment, pour jouer à glisser le long du talus des remparts, Alphonse Bécourt quitta son frère comment ce jeu fatal l'amena, tête première, sur les rails, où dix-sept wagons, tour à tour, l'aplatirent sous leur masse, comment on le ramassa, le crâne affreusement broyé, la cervelle éparse sur les cailloux de la voie et les roues meurtrières, à l'endroit de sa dernière glissade.

Et maintenant...
douleur immense

Et maintenant, dans la maison fatale on s'entendent que soupirs, sanglots, lamentations.

Horrible détail, la pauvre grand'mère, Mme Dufour, alitée ce jour-là, rendre visite à son mari, à l'Hospice Général, et attirée par la foule devant la morgue, ramassait, sans savoir, un morceau de mâchoire de l'infortuné petit, chair de sa chair, tombé pendant que l'on transportait de la voiture à la dalle, le cadavre de l'enfant.

La mère, affolée du retard de son pousse-sin, le cherchait à cette heure, interrogeant les petits compagnons de jeu du dernier martyr de la famille.

Les passants ignoraient, l'écho ne répondait pas à cette mère qui réclamait son trésor, sa vie, son enfant.

La réponse était à la morgue.

Aujourd'hui lundi, à sept heures et demie du matin, on se réunira devant la maison fatale, 18, rue de Bône, et partira pour la terre froide du cimetière ce qui reste de l'infortuné petit garçon.

O ! petits, qui courez, joyeux et insouciants au devant du danger, accusant de radoter ceux qui vous sermonnent et tremblants pour vous, vous indiquent toutes les embûches de la rue, saurez-vous jamais combien de larmes vous avez coûté !

Ce deuil est celui de tous, pères et mères, dont les cœurs saigneront avec les cœurs des parents malheureux, dont les poings se crisperont devant les coups aveugles du malheur qui s'acharne sur les petits, les tout petits, le meilleur de nous-mêmes.